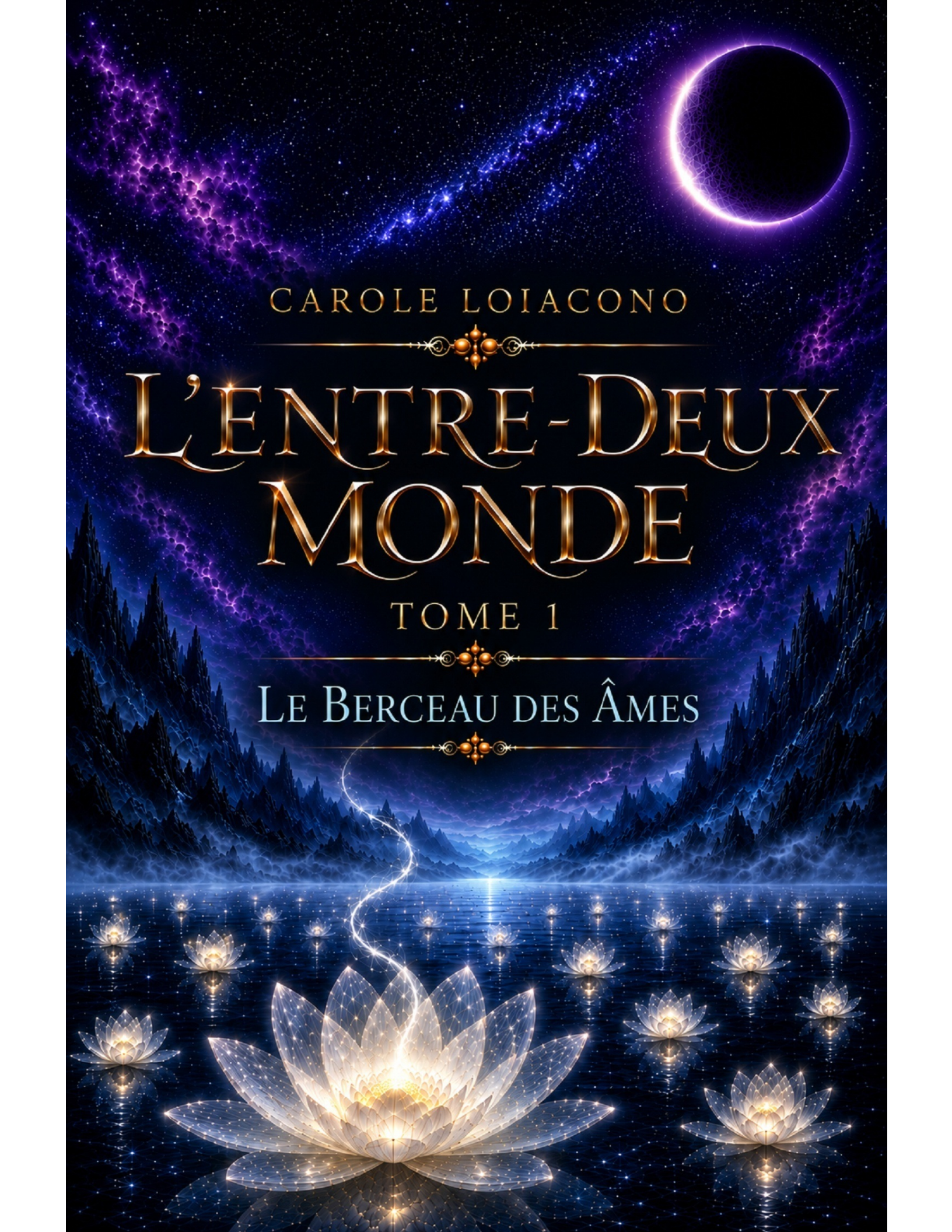




CAROLE LOIACONO

L'ENTRE-DEUX MONDE

TOME 1

LE BERCEAU DES ÂMES

Carole Loiacono

L'entre-Deux Monde

Tome 1

Le Berceau des Âmes

© Carole Loiacono, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1926-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Avant la naissance du monde, il n'existait qu'un tissu d'ombre et de lumière. Un souffle suspendu entre deux éternités. Il n'y avait ni haut, ni bas, ni début, ni fin. De ce souffle naquit *le Fil*, un Fil unique, un rayon d'argent vibrant et pur qui chantait dans le silence entre l'ombre et la lumière. Son chant fit naître le temps, la mémoire et la forme.

Il portait les âmes comme une fleur porte le pollen. Elles glissaient le long de sa courbe, s'effilochant, se recomposant en trouvant forme et mémoire au rythme des saisons célestes. Rien ne se perdait et rien ne manquait. De sa première vibration naquirent *les éveillés*, enfants d'un seul souffle. Ils ne naissaient ni ne mouraient ; ils étaient le passage entre l'avant et l'après.

Ainsi advint Eïdora, un monde unique, où les âmes et les corps ne faisaient qu'un.

Chaque éveillé portait en lui une parcelle du Fil et quand sa lumière s'affaiblissait, ils retournaient se fondre dans *le Berceau*, un lac d'étoiles qui reposait au centre d'Eïdora.

Ainsi naissaient les cycles : inspiration, expiration, renaissance.

Mais un jour, l'aîné des éveillés, le plus pur et le plus brillant, douta. Quand vint pour lui le temps de se dissoudre, il refusa de rendre sa lumière au Berceau d'où toute vie provenait et retint son Fil qui se déchira et se dédoubla. Alors, la lumière se scinda en deux, créant deux rives, deux mondes : Tanzu, mère des racines, terre lumineuse de la sève et du chant, et Sangho, père du feu, terre ardente de la flamme et du fer.

Entre ces deux mondes se créa *le Voile*, un océan de brume argentée où depuis,

dérivent les âmes en errance.

Rongé par le remords et pour réparer sa faute, l'éveillé voulut recoudre les Fils épars. Il ne pouvait pas créer la lumière. Ce pouvoir appartenait au souffle originel. Mais il pouvait transmettre ce qu'il lui en restait. Alors, il offrit une parcelle de sa propre vibration à une enfant née au bord du Voile. C'est ainsi que naquit Kyora, la première des tisseuses incarnées, héritière d'un ancien pouvoir, gardienne du passage. Elle apprit à entendre le chant, à apaiser les âmes, à réparer les déchirures. En guidant les morts vers le Berceau, elle prit les Fils dispersés, les lia un à un et retissa les premiers liens d'argent entre Tanzu et Sangho.

Mais à force de tisser, elle oublia ce qu'elle avait été. Son amour du Fil devint obsession. Elle ne voulut plus rendre les âmes au Berceau pour les laisser renaître et les garda prisonnières dans sa toile. De cette captivité naquirent *les Ombres*, ces fragments d'âmes oubliées, prisonnières entre vie et mort.

Ainsi, le cycle se rompit.

Sur Tanzu, aucune naissance masculine ne fut jamais accueillie. Depuis les Origines, seules les filles virent le jour sous la protection du Berceau. Elles apprirent à écouter le chant, devinrent les gardiennes du Fil, bâtirent leurs cités dans les arbres et protégèrent le Berceau. On les nomma les amazones, mères et guerrières du souffle.

Sur Sangho, naquirent filles et garçons. Les hommes du feu crurent maîtriser la mort. Ils portèrent le fer, le façonnèrent, puis tranchèrent, de leurs lames, les Fils des mourants afin de dérober la lumière et la force de leurs âmes, avec lesquelles ils forgèrent leurs armes. Chaque Fil coupé leur offrait de la puissance, mais privait le Berceau d'une étoile. On les appela les guerriers du Fil. Quant aux femmes, elles assuraient la continuité des lignées, des foyers et des savoirs

que la guerre ne pouvait préserver.

Ainsi naquirent amazones et guerriers, deux peuples ennemis nés d'un même souffle. Deux moitiés d'un monde oublié qui s'observent à travers le Voile, séparées par la peur de l'autre et du même oubli ; celui de leur origine commune, car tous viennent du même chant, du même Fil d'argent, tissé dans la même lumière.

On raconte pourtant qu'un jour, naîtra un être issu de ces deux souffles. Un être capable de franchir le Voile sans le rompre. Un enfant de l'air et du feu.

Quand ce jour se lèvera, le Fil se remettra à chanter et les étoiles se souviendront de leurs noms.

Les prêtresses l'appellent le Fil du chant, d'autres la déchirure du monde.

Je suis née à la quatrième éclipse de la vingt-quatrième lune pourpre.

Tanzu, c'est là d'où je viens et c'est là que tout recommence...

ACTE I
L'ÉVEIL DU FIL

Au-dessus des rives du Voile

Le ciel au-dessus des îlots flottants et des arches suspendues était un réseau vivant de vent et de lumière. Des courants invisibles circulaient entre eux, glissaient le long des falaises d'écumes, se mêlaient aux brumes claires qui montaient des rives du Voile. Là-haut, l'air vibrait comme une mer silencieuse. Les nuages semblaient tissés de brumes argentées, et chaque souffle du vent les déplaçait comme un rideau sur une scène instable. Les oralynx des vents, aux yeux argent, dont les corps puissants de lionne, muscles souples sous une fourrure claire striée de reflets dorés, bondissaient dans le vide avec une assurance souveraine. Au sommet de leur crâne commençait une crinière impressionnante aux poils plus longs et plus dorés. Cette crinière formait une ligne épaisse qui descendait le long de leur nuque et de leur colonne vertébrale, jusqu'au milieu de leur dos. De chaque côté de leur mâchoire supérieure descendait une dent gigantesque, courbée vers l'avant. Deux crocs lisses et ivoirins, dépassant largement de leur gueule même lorsqu'elle était fermée, formaient deux lames naturelles scintillant dans la lumière froide, capables de percer une peau épaisse ou la cuirasse d'un guerrier ennemi. Chez les plus anciennes, la pointe était polie par les combats et les années de vol, devenue une arme aussi redoutable que parfaite. Leurs pattes étaient larges, terminées par des griffes épaisses et acérées capables d'agripper la roche ou la chair avec la même facilité. De leurs épaules jaillissaient de vastes ailes couvertes de plumes longues et nerveuses, saphir et ivoire, qui captaient la lumière du ciel et la renvoyaient en éclats changeants. À chaque battement, l'air sifflait.

Sur leur dos, les amazones de Tanzu guidaient leurs montures avec des gestes précis. Les rênes n'étaient presque jamais tirées. Une pression du genou, un mouvement d'épaule, parfois seulement un murmure suffisaient. Les oralynx

comprenaient. Elles plongeaient, remontaient, glissaient entre les arches suspendues avec la grâce d'une vague. Leur vol n'était pas seulement rapide. Il était intelligent.

Mais ce matin-là, elles n'étaient pas seules. Un cri déchira soudain le ciel. Un cri grave, puissant, qui vibra jusque dans la fibre des arches.

Au loin, dans un nuage de poussière et de fumée, les azyrions surgissaient de Sangho. Leurs ailes étaient immenses, faites de plumes épaisses aux reflets d'obsidienne et de cuivre brûlé. Leur envergure projetait de larges ombres mouvantes sur les îlots flottants. Leur bec crochu et puissant et leurs serres acérées reflétaient la lumière rouge des terres en contrebas, leurs yeux brûlaient d'une intelligence cruelle : grands, cerclés d'or pâle, ils brillaient d'une clarté implacable. Rien ne semblait leur échapper : ni le frémissement d'une aile ni la moindre hésitation d'une monture. Leur regard était celui des prédateurs du ciel, ancien, froid et précis, un regard qui semblait déjà avoir choisi sa proie bien avant que le combat ne commence.

Sur leurs dos, les guerriers de Sangho se tenaient penchés vers l'avant, leurs corps soudés à la monture comme une seule créature. Lances longues, arcs courts, ils attendaient l'instant exact où le vent et la trajectoire se rejoindraient.

Puis la bataille commença.

Un azyrion plongea le premier. Il fendit les nuages dans un cri aigu et fondit vers une formation d'oralynx. L'air hurla autour de lui. L'amazone la plus proche redressa sa monture d'un mouvement sec.

L'oralynx pivota dans le vide. Ses ailes se déployèrent brusquement, capturant un courant ascendant. Elle remonta presque à la verticale, évitant de justesse les serres de l'azyrion.

La lance de l'amazone frappa. Le métal racla les plumes sombres. L'azyrion cria, battit violemment des ailes et remonta en spirale.

Autour d'eux, le ciel explosa en mouvement.

Les arches suspendues devinrent des obstacles mortels. Certains guerriers de Sangho heurtaient les parois ou s'écrasaient contre les ponts de pierre

superposée des îlots flottants.

Un cri bref fendit le vacarme. Un guerrier de Sangho venait d’être frappé en plein vol. La lance d’une amazone avait trouvé l’ouverture entre deux plaques de cuir. L’homme bascula en arrière, les bras écartés, et glissa hors de la selle.

Son azyrion poussa un hurlement sauvage en battant des ailes mais déjà, le corps chutait. Et alors, comme toujours lorsque la vie quittait un être, son Fil apparut.

Du nombril du guerrier jaillit une fine lueur argentée. Un filament mince, presque fragile, qui se déroula dans l’air comme une soie vivante. Lentement, irrésistiblement, il s’éleva vers le ciel. Il ne montait pas droit. Il oscillait, porté par les courants, cherchant une route invisible vers les hauteurs brumeuses où commençaient les rives du Voile.

Une amazone fileuse le vit.

— Le Fil ! cria-t-elle.

Son oralynx plongea aussitôt. Mais elle n’était pas la seule. Un azyrion surgit dans la brume, ses ailes d’obsidienne frappant l’air avec violence. Sur son dos, un guerrier faucheur de Sangho tirait déjà sa lame noire. L’amazone comprit et poussa sa monture, plus bas encore. Le Fil tremblait dans le vent, suspendu entre deux mondes.

Le faucheur leva sa lame.

— Trop tard, sœur du ciel ! lança-t-il d’une voix dure.

La lame s’abattit. Mais l’oralynx frappa plus vite. La lionne ailée heurta l’azyrion de l’épaule. Les deux créatures roulèrent dans les courants d’air, ailes battantes, serres claquant dans le vide. Le Fil vibrait toujours au-dessus d’eux, fragile et lumineux.

— Ne le touche pas ! cria la fileuse.

Le faucheur rit, une lueur farouche dans les yeux.

— Si je le laisse monter, il nourrira les ombres du Voile. La force des morts ne doit pas être perdue.

Sa monture se redressa brutalement et il bondit presque hors de la selle pour